

Une croisée des regards

cinéma

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Le phénomène des festivals a envahi notre monde. Apparenté de plus ou moins loin aux « salons », le festival est une forme élégante, culturelle, mais parfois tout aussi commerciale, des foires d'antan. Rien d'ailleurs de plus légitime que de faire apprécier au public ou aux intermédiaires (distributeurs, producteurs) des produits de choix.

Il n'est guère de ville en Europe qui n'ait son festival de cinéma. Sans vouloir rivaliser avec les grands anciens, Cannes, Venise, Berlin ou même Locarno, les autres festivals ont cherché un angle spécifique pour se rendre reconnaissable. Ainsi font, en Suisse romande, Genève, Nyon pour le documentaire au sens large, et depuis un quart de siècle Fribourg. J'ai pu prendre part à la 26^e édition.

En 25 ans, la spécificité du Festival a changé. Il a été fondé dans la perspective de donner une chance à des cinéastes venus de ce qu'on appelait le « tiers-monde », ce qui permettait en effet de voir en quelques jours des œuvres parfois magnifiques qui ne pouvaient parvenir au grand public. Il est devenu ensuite Festival des films du Sud.

L'actuel Festival, sous la direction de son nouveau directeur artistique Thierry Jobin, a infléchi la formule pour une « croisée des regards » qui doit s'opérer entre le monde occidental et le reste du monde. La semaine du Festival, fin

mars, a proposé, à raison d'une quinzaine de séances par jour, sous la forme d'hommages à un pays, à un genre, à un réalisateur, avec des débats et des tables rondes, une grande variété de films. Le critique, mais aussi le public qui pouvait, en remplissant des bulletins de vote, attribuer son propre prix, étaient invités à découvrir quelques films inédits, soigneusement sélectionnés. Les amateurs se sont, comme les autres années, montrés fidèles au rendez-vous et ont ainsi découvert des œuvres que, sauf exception, ils ne pourront revoir.

J'en retiendrai deux, très différents dans leur origine et leur contenu. D'abord un film chinois, co-produit avec la France, ce qui lui vaudra bientôt une sortie en salles : *11 Fleurs*, de

11 fleurs, de Wang Xiaoshuai
Festival de Fribourg

« 11 fleurs »



**Never too late,
d'Ido Fluck**

Wang Xiaoshuai. Le cinéaste est déjà bien connu, avec *Shanghai Dreams* (2006) et *Une famille chinoise* (2008). Il appartient à la génération des réalisateurs contestataires du pouvoir, qui le traite et le censure comme tel.

Le film, autobiographique, est situé, dans la province de Ghizou, dans une ville de moyenne importance, bâtie autour d'une vallée et d'une rivière qui joue un rôle de première importance dans le récit. En 1974, le narrateur a onze ans, ces *11 fleurs*, que nous pourrions traduire par « onze printemps ». La Révolution culturelle vit ses derniers mois. Dans moins de deux ans vont disparaître Mao et Zhou Enlai. C'est une période de conflits entre Gardes rouges et intellectuels humiliés et relégués dans cette lointaine province.

Tout le film est raconté du point de vue du garçon, Wang Han, à travers des événements qui le préparent à une maturité précoce, dans la perte de ses illusions et la découverte de la dureté de la vie. Sans qu'on sente l'artifice d'un procédé, une chemise blanche sert de fil conducteur à l'action. La maman de l'enfant la lui confectionne, en se privant pour acheter du tissu, parce que la responsable de la classe lui a demandé de la porter pour diriger les exercices de gymnastique. Cette chemise, que ses camarades lui envie, lui sera dérobée par un homme recherché par la police pour avoir tué celui qui avait violé sa sœur. La chemise, d'ailleurs trop grande, ne lui sera restituée qu'à la fin du récit, ayant connu elle aussi bien des aventures.

Maniant la caméra avec beaucoup de délicatesse, entre nature sauvage et urbanisme sans âme, entre bruits de la campagne et musiques vulgaires, le réalisateur confronte son jeune héros à des faits qui le dépassent : la menace des adultes, l'incompréhension de ses

copains avec lesquels il ne cesse de jouer et de se disputer, la solitude quand ils l'auront abandonné, l'attrait pas encore bien défini pour la jeune fille qui est au centre du drame. Mais plus encore, il doit faire face à la lâcheté générale en cette période de troubles et de chaos. Quand Wang Han ne se joint pas à la foule qui se précipite pour voir l'exécution de l'assassin, il se désolidarise de l'instinct grégaire par lequel la Chine a pactisé avec l'horreur et fortifie sa personnalité naissante. Une œuvre sobre qui sait mêler les tâtonnements d'un jeune destin et les soubresauts d'une société millénaire.

Récompense

L'autre film s'apparente au *road movie*, genre devenu peut-être consubstantiel au cinéma de plein air. Le premier film d'Ido Fluck, réalisateur israélien vivant à New York, *Never too late*, nous fait suivre les méandres d'une reconstruction de soi. Le jeune Hertzl, dont le prénom rappelle le théoricien du sionisme Theodor Herzl, revient d'Amérique du Sud.

La première scène nous le montre coupant ses cheveux longs, de guérillero peut-être, puis, après les retrouvailles avec sa mère, sillonnant Israël du Nord au Sud, découvrant des paysages peu emblématiques mais fort beaux, où la rivière, la mer, l'eau occupent une grande place et où il semble se purifier. Il n'est jamais trop tard pour retrouver ses racines, sa famille, ses amours. Tout cela est suggéré ici par touches successives, bien traitées, qui ont entraîné l'adhésion des spectateurs et du jury du Festival de Fribourg, qui lui a décerné sa meilleure récompense.

G.Th. B.